

PAGES  
MANQUANTES

# LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

## DEVOTIONS DOMINICAINES

---

---

### POUR LA FÊTE DIEU

---

#### L'EUCCHARISTIE MÉMORIAL DU SAUVEUR

---

Les amis de la terre, quand ils se quittent, se donnent des gages de mutuelle affection ; celui qui part lègue un souvenir à ceux qui restent et qui ne verront plus son visage, et ce souvenir perpétuera la présence de celui qui est parti, il parlera à l'esprit et au cœur de ceux qui restent, le défendra contre le temps et l'absence et le sauvera de l'indifférence et de l'oubli.

Le Fils de Dieu s'étant fait homme a pris tous nos sentiments pour les sanctifier et les diviniser. S'il est vrai qu'il nous a aimés humainement, et s'il est vrai que son cœur d'homme nous a aimés à la mesure de Dieu, à l'heure où il a quitté la terre et ces hommes dont il était venu chercher et mériter l'amour, il a dû nous laisser un souvenir, un souvenir merveilleux où tous les hommes puissent reconnaître jusqu'à la fin des temps le plus grand amour dont Dieu ait fait battre un cœur d'homme.

Quel est ce souvenir que va nous laisser ce Dieu fait homme avant de retourner vers son Père ? Quel sera ce souvenir digne d'un Homme-Dieu qui nous a aimés comme jamais ami n'aima son ami, comme jamais époux n'aima son épouse, comme jamais mère n'aima son fils unique ? Comment trouvera-t-il au ciel ou sur la terre un gage de cet amour infini ? Comment le pourra-t-il léguer à tous les hommes et à chacun de nous ? Comment ce gage unique de son amour et de sa tendresse sera-t-il jusqu'au dernier des jours le gage suprême de l'amour humain et

de la tendresse divine ? Et s'il est vrai qu'il nous l'ait donné, qu'avons nous fait de ce gage d'amour et de tendresse ?

## I

Quel est ce mémorial de l'Homme-Dieu, qui est au témoignage de son apôtre bien-aimé le suprême témoignage de son amour et le gage éternel de sa tendresse pour les siens ? (1)

Écoutez l'Apôtre St-Paul. *“J'ai appris du Seigneur,”* écrit-il à ses Corinthiens, *“ce que je vous ai enseigné, que le Seigneur Jésus, la nuit même où il fut livré, prit du pain, et rendant grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Et après le souper, il prit le calice en disant : ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang. Chaque fois que vous le boirez faites le en mémoire de moi.”*—*“Chaque fois donc que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à son avènement.”*

Nous reconnaissons dans ces paroles de l'Apôtre l'institution de l'adorable sacrement de l'Eucharistie et nous y apprenons en même temps que ce sacrement est le gage suprême de l'amour du Sauveur pour les siens, le souvenir vivant à la fois humain et divin qu'il a laissé de lui-même à sa sainte épouse et à chacun de ses enfants.

Relisons cette page unique de l'histoire de l'homme et de l'histoire de Dieu, rappelons chacune des circonstances, pesons chacune des paroles ; car il nous importe de savoir ce que nous a légué cet Homme-Dieu en témoignage de son amour.

C'est un vain signe, me dit le Protestantisme. Ce pain et ce vin, ce n'est ni le corps, ni le sang du Christ : ce n'est qu'un signe et un symbole qui ne saurait par lui-même rien produire dans notre âme, il vous fait seulement penser que Jésus-Christ est le vrai pain de l'âme que vous vous assimilez par la foi.

Ce n'est même pas un signe et un symbole, me disent les incroyants d'aujourd'hui, c'est un appel suprême au sentimentalisme et au mysticisme oriental qui transforme-

(1) Ante diem festum Paschæ, sciens Jesus quoniam venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem : Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, usque in finem dilexit eos.—Joan. XIII.

ra en réalité miraculeuse ce qui n'est qu'un rêve idéal et irréalisable de l'âme la plus élevée et la plus noble qui ait jamais aimé les hommes : c'est un rêve de Jésus, ou un rêve de ses disciples.

“Non reprend à son tour la sainte Eglise, non l'Eucharistie n'est point un rêve de Jésus ou de ses premiers disciples ; ce n'est point une transformation sensible d'une rêverie idéale faite par des âmes aimantes et mystiques ; c'est une réalité dont les chrétiens n'ont jamais douté : ce n'est point un rêve de l'amour de l'homme pour Jésus, c'est l'œuvre et le don incomparable de l'amour de Jésus pour les hommes. Ce qu'il leur a donné, ce n'est pas un vain signe, aussi indigne de sa puissance que de sa tendresse, ce n'est point un symbole inanimé qu'il leur a laissé comme souvenir et gage suprême de son amour.

“Et quoi ! ce serait un rêve qui aurait donné à mes martyrs le secret de cette force qui a triomphé de tous les empires du monde ! Ce serait un vain rêve qui aurait rempli de joies et de consolations divines le cœur de mes apôtres, lorsqu'ils quittaient famille et patrie pour porter en pays inconnu le nom du Seigneur Jésus, et ne portaient sur leur poitrine que le livre des évangiles et le viatique de l'Eucharistie ! Ce serait un rêve, une illusion, qui aurait élevé aux joies de l'extase l'âme de mes pontifes à l'autel et de mes vierges au pied de mes tabernacles ! Ce serait un pur symbole, un pain ordinaire, qui aurait éteint dans les milliers de chrétiens et de chrétiennes les feux de cette concupiscence qui dévore tous les enfants d'Adam, et les a fait vivre dans une chair corrompue d'une vie plus angélique qu'humaine ! Non, non ! Anathème à qui ne croit pas au sacrement de la foi ! Maudit soit le chrétien qui ne croit pas au sacrement de l'amour ! Maudit soit à jamais le blasphémateur qui ne croit ni à la parole ni au cœur de l'Homme-Dieu !”

Et en vérité, si l'Eucharistie n'est point le corps ni le sang de Jésus-Christ, mais un signe seulement et un pur symbole, la parole de Jésus ne mérite aucune créance, les apôtres sont des menteurs, les Evangiles sont une imposture et Jésus lui-même n'est qu'un homme moindre que nous.

Il a dit dans son Evangile : “Je suis le pain vivant  
 “ descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il  
 “ vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma

“ chair pour la vie du monde.” Cela ne veut-il pas dire que la chair de Jésus sera faite le pain des hommes, et que mangée comme une nourriture elle leur donnera non la vie du corps qui périt, mais la vie de l’âme qui ne meurt pas ? Ainsi le comprennent les auditeurs : “ Comment nous donnerait-il sa chair à manger ? ” Ils ne disent pas : comment nous fera-t-il croire et comprendre que c’est en croyant à sa divinité et à son humanité sainte que nous serons sauvés ? Et Jésus ne leur dit pas : Vous vous méprenez grossièrement sur le sens véritable de ma doctrine ; je ne vous dis pas qu’il faut me manger pour vivre, mais seulement croire en moi ! Au contraire, à leurs doutes, à leur incrédulité que Jésus, puisse faire de sa chair la nourriture de l’âme et la seule qui lui assure la vie éternelle, il répond par une affirmation plus forte encore et plus solennelle : “ En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l’homme et si vous ne buvez son sang, vous n’aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. *Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* ” (St-Jean VI)

Où Jésus-Christ a voulu nous tromper, ou il n’a pas su réaliser ce qu’il a promis, ou il nous a donné réellement dans l’Eucharistie sa chair à manger et son sang à boire.

Les quatre évangiles s’accordent : l’Eucharistie est le souvenir que J.-C. nous a laissé avant de remonter vers son Père, et ce souvenir, c’est son corps et son sang.—(S. Mathieu XXVI—26—S. Marc XII, 22—S. Luc XXII—19. 20.)

L’Apôtre S. Paul ajoute : Ce souvenir, il durera jusqu’au dernier jour, lorsque le Christ viendra en son second avènement : *donec veniat*. Et afin que nous ne nous trompions pas sur le don qui nous a été fait, que nous n’en fassions pas seulement le signe ou la figure du corps et du sang de J.-C. et un pur symbole, il ajoute : “ *Quiconque mange le pain et boit le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur.* ”

Les apôtres et leurs premiers disciples ont compris de même les paroles de la promesse et de l’institution de l’Eucharistie ; tous ont dit comme St-Paul : “ *Le pain que nous*

*mangeons, c'est la chair du Seigneur ; le calice que nous buvons est plein de son sang."*

C'est un rêve, dites-vous. Je le veux bien, c'est un rêve, mais un rêve de Dieu. Non, ce n'est point un rêve d'homme ; car l'homme qui eut fait un tel rêve ne pouvait être qu'un homme-Dieu.

Vous prétendez que J.-C. ne nous a point légué sous un symbole son corps et son sang, qu'il ne s'est point donné pour nous être réellement présent, pour être notre nourriture, pour nous faire vivre de lui ? Mais alors le cœur de Dieu est plus étroit que celui de l'homme, ou son amour est aussi impuissant ! Un vain symbole, qui de nous ne l'eut pu trouver, plus sensible et plus touchant peut-être, que celui du pain et du vin ? Un appel au sentiment et au mysticisme, qui de nous n'en est capable à ses heures ? Dieu n'aurait fait pour nous donner un gage suprême de son amour que ce que le dernier des hommes peut faire : et nous hommes, nous aurions prêté à Dieu un chef-d'œuvre de puissance et d'amour que Dieu n'aurait pas su faire !

Non, mon Dieu, cela n'est point ; ce n'est pas mon esprit qui prête à votre cœur l'immensité de l'amour divin ; c'est la lumière de votre cœur qui ouvre à mon esprit étroit et borné cet horizon sans bornes de la bonté divine et de la sagesse infinie.

Oui, mon Dieu, puisqu'il est vrai que vous êtes venu sur la terre pour me prouver votre amour, et que vous m'avez aimé en Dieu, au-delà de ce que l'esprit de l'homme peut rêver, vous m'avez aimé jusqu'à l'Eucharistie. Je le crois de tout mon cœur, parce que je crois à votre amour et à votre parole.

## II

Comment l'Eucharistie est-elle le mémorial du Sauveur ? Comment ce mémorial est-il le chef-d'œuvre de l'amour humain et divin ?

St-Thomas d'Aquin, le bienheureux poète de l'Eucharistie, l'a dit dans ces quatre vers pour lesquels Santeuil eut donné volontiers tous ses ouvrages :

*Se nascens dedit socium,  
Convalescens in edulium,  
Se moriens in pretium,  
Se regnans dat in præmium.*

“Il s'est fait par sa naissance notre compagnon de voyage, à la cène notre nourriture, sur la croix notre ranson, au ciel notre récompense”. C'est là le dernier mot de l'amour ; et c'est là l'Eucharistie.

Le premier sentiment du cœur de l'homme, c'est l'amour, parce que l'homme est le fils du premier amour et de l'infinie bonté. Eh bien ! descendons dans le cœur de l'homme et demandons-lui les secrets de l'amour.

L'amour est un transport de celui qui aime à celui qui est aimé. Son premier désir et son premier besoin, c'est la présence sensible, si l'objet de ses affections est sensible : il a besoin de le voir, de l'entendre, de le toucher, de lui parler ; présence idéale au moins, par le rêve, par le souvenir ou par la pensée, si son objet n'est plus ou ne peut être à la portée des sens.

L'amour veut la présence pour l'union : il veut n'être qu'un avec l'objet aimé.

L'amour veut le sacrifice : ne pouvant pas arriver à cette union parfaite qui fasse de deux vies une seule vie, de deux êtres un seul être, il rêve de s'anéantir et de se donner au profit de ce qu'il aime (1).

L'amour enfin veut être la récompense, la vie, la béatitude de ceux qu'il aime : il adore et veut être adoré : il voudrait être Dieu pour Dieu. “O Dieu, disait S. Augustin, si j'étais Dieu et si vous étiez Augustin, je ferais Augustin Dieu.”

C'est l'Eucharistie qui réalise ces rêves et ces désirs.

L'Eucharistie perpétue sur la terre la présence de J. C. et en fait notre ami et notre compagnon de voyage. Comprenons le charme et la beauté profonde de cette parole.

Ce qui fait le charme de notre vie, c'est ce sentiment délicat de notre cœur qui nous unit étroitement à quelqu'un qui nous ressemble par quelque côté. Nous ne sommes point faits pour la solitude, parce que nous ne sommes point parfaits et nous ne saurions nous suffire. Déjà l'enfant, dès qu'il veille, veut avoir un visage ami près de son berceau ; et nous restons enfants toute notre vie ; il nous faut toujours quelqu'un qui nous occupe le cœur. Si, arrivés à l'âge mûr ou à la vieillesse, nous recherchons la solitude, c'est une solitude plus apparente que réelle qui

(1) “*Majorem caritatem nemo habet quam ut animam suam ponat quis pro amicis suis*”.

nous laisse seuls avec la compagnie que nous aimons,— avec un homme si nos affections sont sur la terre, avec Dieu si notre cœur est au ciel.

Dieu le sait bien. Lui qui a fait nos cœurs, il en connaît tous les besoins et veut y pourvoir ; ou plutôt il a creusé lui-même ce vide dans nos cœurs pour le remplir de son ineffable présence. Et voilà pourquoi il n'a pas voulu nous laisser faire seuls le chemin de la vie ; il est descendu sur la terre pour remplir notre solitude. Il s'est fait notre compagnon de voyage, enfant avec les enfants, adolescent avec les adolescents, jeune homme avec les jeunes hommes ; il a travaillé comme les artisans, enseigné comme les docteurs ; il a souffert comme nous, il a pleuré comme nous, il a aimé comme nous. Et maintenant nous ne sommes jamais seuls ; nous rencontrons partout celui qui s'est fait le compagnon de notre vie ; il anime et remplit notre solitude ; son souvenir gravit avec nous le sommet des montagnes, rafraîchit les sables du désert, illumine les prisons de la terre, éclaire les ombres de la nuit et tempère les feux du jour,—et non pas son souvenir seul.

C'est là en effet la première merveille de l'Eucharistie qui, mieux encore que la crèche de Béthléhem, donne à tous les hommes un ami et un compagnon de voyage. N'envions pas le bonheur de ceux qui ont vécu dans l'intimité du Fils de Dieu pendant sa vie mortelle, qui l'ont reçu dans leur maison, qui l'ont touché de leurs mains, qui ont reposé leur tête sur sa poitrine. Tous les jours nous le voyons sous les voiles de son sacrement, comme les disciples l'ont vu sous le voile de son humaine nature ; tous les jours nous touchons son corps sacré sous le vêtement des espèces eucharistiques ; tous les jours nous pouvons le recevoir, non seulement dans notre maison, mais dans notre bouche et dans notre cœur.

Les amis de la terre ont leurs heures et leurs jours ; mais l'ami de l'Eucharistie nous attend à toute heure du jour et de la nuit ; jour et nuit je puis venir lui parler au pied de son tabernacle, épancher devant lui mon cœur trop plein des larmes de cette vie, ou mon âme brisée par le repentir. Et si un jour je quitte les rivages de la patrie terrestre pour aller prêcher son nom, il me suivra dans l'exil et me sera une seconde patrie. Et si je renonce à ces joies de la famille chrétienne qui ont embaumé mon enfance, il vien-

dra s'asseoir à mon foyer virginal et me sera plus que dix enfants. Et si après une vie qu'il aura remplie de sa présence, un jour je suis retenu par la maladie loin de ses autels, il sortira de sa demeure, viendra me rendre mes visites, et nous partirons ensemble pour ce voyage dont Dieu seul est le terme.

Ainsi J. C. a réalisé dans l'Eucharistie le premier rêve impossible à l'amour humain : il nous est présent à toute heure et en tout lieu, à la vie et à la mort.

Non seulement il nous est présent, mais nous vivons de lui et il vit de nous. — "*Convalescens in edulium* : à la cène il s'est fait notre nourriture."

C'est une marque d'amitié que se donnent les amis de la terre de manger à la même table, de boire à la même coupe.

Jésus-Christ ne nous a pas seulement fait manger à sa table, une fois, à la dernière cène, il a dressé par toute la terre la table de son festin, il y a servi son corps à manger et son sang à boire, et debout, prêt à nous servir, il nous fait appeler : "*Quia parata sunt omnia*". Tout est prêt, venez. J'ai fait comme vous le chemin de la vie humaine, je connais vos infirmités et vos besoins : je sais que sur toute chose vous avez besoin de force et de joie : mangez le pain du ciel qui vous fortifiera, buvez ce vin qui vous donnera l'ivresse d'une sainte joie. "*Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui*".

Ainsi l'Eucharistie réalise ce rêve impossible et insensé de l'amour humain, de vivre à deux d'une seule vie, de faire de deux corps un seul corps, de deux cœurs un seul cœur, de deux vies une seule vie.

Plus que cela encore, l'Eucharistie ne rappelle pas seulement la marque suprême d'amour que nous a donnée le Fils de Dieu en nous donnant son corps et son sang sur la croix ; cet adorable sacrement renouvelle tous les jours, par toute la terre et jusqu'à la fin des siècles, le sacrifice unique de la croix. C'est pourquoi "*Chaque fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce vin, vous annoncerez la mort du Seigneur, et cela jusqu'à la fin du monde : donec veniat* : (I Cor.) "Chaque fois, ajoute S. Chrysostome "que vous vous approchez de ce calice redoutable, approchez-vous comme si vous deviez boire au côté entr'ouvert du Sauveur sur la croix."

Que de fois peut-être dans les saints jours où l'Eglise honore plus spécialement la Passion du Sauveur, touchés de la charité excessive de notre Dieu, nous aurions désiré être au pied de la croix, à l'heure du sacrifice, pour lui témoigner notre amour ! Notre doux Sauveur a exaucé nos désirs : il a dressé par toute la terre la montagne du Calvaire, il a planté sa croix sur cette sainte montagne et il y demeure en sacrifice jusqu'à l'éternité. A l'autel catholique et sur la croix, c'est le même sacrifice, la même victime, le même sacrificateur, Jésus-Christ lui-même qui offre à Dieu son Père par le ministère de ses prêtres son corps et son sang livrés pour nous. Il est mort une fois sur la croix pour payer la rançon du genre humain : il renouvelle tous les jours sur l'autel le mystère non sanglant de son immolation et nous applique à chacun dans la communion les mérites et les effets de sa Passion et de sa mort. Non seulement il nous applique dans l'Eucharistie, comme dans les autres sacrements, les mérites de son sang, mais il fait couler dans nos veines ce sang divin qui a ouvert au genre humain les portes du ciel.

C'est pourquoi l'Eucharistie n'est pas seulement un gage de la récompense éternelle et de la béatitude divine qui nous est promise ; c'est une prise de possession anticipée de la gloire et de la félicité de l'autre vie. *“Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui, et je le ressusciterai au dernier jour.”* Ce n'est pas seulement un rêve de notre espérance, ce n'est point seulement une certitude de notre foi, que cette union de tout notre être à Jésus dans l'éternelle vision : grâce à l'Eucharistie, nous possédons tout entier dans le temps celui que nous posséderons tout entier dans l'éternité.

Et comment douter qu'il fasse déborder dans notre âme et notre corps le fleuve de paix et de volupté sainte qui enivre la Jérusalem céleste, lorsque dès ici-bas, dans la cité de l'exil et des larmes, il a rempli notre âme des bénédictions divines et fait tressaillir notre cœur et notre chair des joies saintes des élus ?—*“Car notre chair et notre cœur ont vraiment tressailli dans le Dieu vivant”*. N'invoquons pas seulement les extases des saints au pied du tabernacle et dans les joies ineffables du banquet eucharistique : c'est à nous, prêtres et fidèles, de rendre témoignage à notre Dieu. Prêtres de Jésus-Christ, est-ce qu'au lendemain de

l'onction sacerdotale, lorsque vous approchant du Dieu qui a réjoui votre jeunesse, vous êtes montés pour la première fois à son autel, et que prononçant les paroles du divin mystère vous avez tenu pour la première fois entre vos mains votre Dieu présent sous les voiles eucharistiques, est-ce que votre âme n'a pas été ravie dans une émotion céleste et que votre cœur et votre corps n'ont point tréssailli dans le Dieu vivant?—Et nous tous, lorsque nous sommes venus pour la première fois au banquet de notre Dieu, lorsque des mains du prêtre il passa dans notre bouche et dans notre cœur, est-ce qu'un frémissement de joie et d'amour ne nous annonça point que notre corps avaient senti l'ineffable présence du Dieu qui se donne tout entier dans le temps comme il se donnera tout entier dans la gloire de l'éternité?

\*\*\*

Quel catholique ignore ces vérités? Mais combien ont perdu l'intelligence du mystère d'amour, et auxquels le souvenir de Jésus-Christ ne dit plus rien! Puissent les solennités de la Fête-Dieu raviver dans leurs âmes la foi et l'amour au Dieu de l'Eucharistie, afin qu'au soir de ce grand jour ils disent comme ces disciples qui avaient reconnu leur Seigneur et Maître à la fraction du pain: "Vraiment notre cœur a été divinement embrasé par le passage de notre Roi et de notre Dieu"!

SACERDOS.

---

## AVIS

---

Désormais, le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** sera dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés**.

## AU S. SACREMENT

---

ADORO TE.—ST-THOMAS D'AQUIN

Je t'adore, à genoux, divinité cachée,  
 Qui de voiles discrets couvres tes attributs,  
 À toi, mon âme veut toujours être attachée ;  
 Car en te contemplant, elle aime....et n'en peut plus.

Voir, toucher et goûter, sauront tromper mon être ;  
 Mais mon oreille entend avec sécurité.  
 Je crois tout ce qu'a dit le Fils du Divin Maître :  
 Rien, rien n'est plus certain que cette vérité.

Sur la croix se voilait la nature divine ;  
 Avec elle se cache, ici, l'humanité.  
 Je crois aux deux, pourtant, j'y crois et je m'incline,  
 Avec le bon larron je demande pitié.

Avec Thomas, mes yeux ne voient pas tes blessures.  
 Mais n'es-tu pas mon Dieu ? je veux le proclamer.  
 En moi, viens aviver une foi sans mesures,  
 Donne moi ferme espoir, donne moi de t'aimer.

Souvenir immortel du trépas de mon maître,  
 Pain vivant qui dans l'homme apporte la vigueur,  
 De toi, fais que mon âme aspire à se repaître,  
 Et qu'elle trouve en toi la plus douce saveur.

O Pélican d'amour, Jésus, mon divin maître.  
 En ton sang rédempteur lave mon cœur souillé,  
 Ce sang, dont une goutte aurait pu faire naître  
 L'univers tout entier des ombres du péché.

O Jésus ! ici-bas ta face m'est voilée !  
 Apaise en moi la soif dont je suis torturé !  
 Fais que par ta présence, à mes yeux révélée,  
 Du bonheur de te voir mon cœur soit enivré.

## A TOULOUSE

SAINTE SERNIN—LES JACOBINS—L'EMPLACEMENT DE LA  
MAISON DE PIERRE CELLANI

**I**CI même, en novembre dernier, j'entretenais les lecteurs du Rosaire de nos souvenirs de Prouille. Je voudrais compléter aujourd'hui ces mêmes souvenirs que l'on rencontre sur cette bienheureuse terre du Languedoc. C'est à Toulouse, notre première étape, amis lecteurs. Je dois à la bienveillance du Père Prieur de pouvoir vous renseigner sur les trésors Dominicains que possède cette grande et artistique cité. Dimanche dernier, mon aimable cicerone, un admirateur fervent de la ville de Clémence Isaure, me conduisait à l'insigne Basilique de St-Sernin. Je la cherchais des yeux bien avant de la trouver, comme on cherche un objet cher entre tous, et n'est-ce pas le cas de St-Sernin pour la famille Dominicaine ? J'en étais à cette recherche du cœur et je vis se détacher sous un ciel presque radieux la silhouette de St-Sernin avec son clocher aigu et son vêtement de briques. C'est la basilique romaine dans toute sa pureté. La plus grande partie remonte au XI<sup>ème</sup> siècle, d'autres parties ont été remaniées dans le cours des siècles. Cependant ces travaux postérieurs n'ont rien enlevé à l'harmonie primitive de l'édifice. Entrons tandis qu'il en est temps encore : des flots de peuple la submergeront tout à l'heure. C'est un dimanche d'adoration perpétuelle et les vêpres vont commencer. A peine entrés nous rencontrons le custode qui se met avec empressement à notre service.

La visite faite avec un guide aussi sûr sera doublement intéressante. Avant de descendre dans la crypte, jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble de la basilique. Elle a cinq nefs, celle du milieu très longue semble doublée par le jeu d'une admirable perspective. Avec cela très élevée, elle nous reporte bien au temps des vastes et puissantes cathédrales pleines de vie et de foi. Heureusement elle n'est pas déserte, comme tant d'autres de ses illustres sœurs. Honneur à la cité catholique qui a gardé avec les trésors artistiques des ancêtres cet autre inappré-

ciable trésor qui justifie et vivifie les premiers : le trésor de la foi. J'en étais à constater la réalisation de cette foi qui dure encore lorsque mon compagnon me fit signe de le suivre. Le custode muni de lumière nous attendait à l'entrée de la crypte. En nous abordant il nous avait dit que les Dominicains étaient chez eux à St-Sernin. Vous devinez alors, amis lecteurs, vers quelle insigne relique il nous conduisit d'abord : le chef de St-Thomas d'Aquin. Ce n'est pas le lieu de rappeler ici les doutes émis sur l'authenticité de l'insigne relique. L'humble visiteur qui s'attarde à St-Sernin, éclairé d'une meilleure lumière que notre critique, faillible parce que bien souvent intéressée et à courte vue parce que pleine de préjugés, s'appuie sur l'inébranlable tradition qui de siècle en siècle renvoie l'honneur à St-Sernin de posséder le glorieux chef de St-Thomas d'Aquin. Nous nous agenouillons devant le précieux reliquaire qui le contient. Notre prière achevée, nous contemplons muets cette tête qui a compris de Dieu, de sa Providence, de sa bonté vis à vis des hommes tout ce qui peut se comprendre ici-bas. L'humilité du saint a entretenu la profondeur du génie du docteur, car il est écrit : "Dieu résiste aux superbes, il donne sa grâce aux humbles. Il y a quelque temps, nous raconte le custode, un professeur de l'Université d'Augsbourg vint visiter St-Sernin. Arrivé devant l'insigne relique qui nous occupe, il demanda à interrompre sa visite et pendant une demi-heure il demeura en contemplation devant le chef de St-Thomas. Peut-être cette méditation prolongée sera-t-elle le point de départ de la conversion de cette âme, évidemment à la recherche de la vérité. Puisse St-Thomas, ce grand artisan de la vérité, obtenir de Dieu que cette âme en retrouve pour toujours le chemin. Nous nous acheminons ensuite vers la châsse qui contient le corps de notre illustre Docteur. Cette châsse est d'une grande richesse artistique. Le custode nous montre ensuite deux chasubles, l'une ayant appartenu à St-Dominique, l'autre à St-Pierre de Vérone. Nous terminons notre visite par le crucifix que St-Dominique portait à la bataille de Muret. Et voilà les trésors de St-Sernin recherchés avec avidité par la piété des fils de St-Dominique et auxquels ils ont voué dans leurs cœurs le culte d'une pieuse et éternelle mémoire.

Après avoir remercié l'aimable custode et fait dans

une prière notre adieu à St-Sernin nous allons voir l'Eglise des Jacobins, l'Eglise de notre plus ancien couvent après St-Romain. Elle est affectée aux élèves du Lycée. Rien de plus triste que cette grande église dont une très petite partie est réservée aux exercices religieux d'une maison éminemment laïque. Aussi quand vous entrez vous ne pouvez vous défendre d'une invincible tristesse devant ce délabrement et cet abandon. Aussi la parole du P. Lacordaire vous revient-elle en la mémoire écrivant d'une autre grande ruine dont il appelait de tous ses vœux la prompte restauration : "Quel abandon, quelle nuit, quelle tristesse du cœur et des murs !" Les dalles se brisent, les vitraux se détériorent, les immenses colonnes du milieu de l'Eglise rendent encore plus sensibles ces ravages du temps et de la Révolution plus impitoyable que le temps.

La salle du chapitre est devenue le rendez-vous d'un matériel de jardin qui paraît surpris de s'y rencontrer avec les restes d'un matériel d'ouvrier et qui jurent tous deux avec la simplicité pleine de grandeur de la salle elle-même.

Aussi bien nous quittons tristes les Jacobins. Il nous restait à voir l'emplacement de la maison de Pierre Cellani. Lieu vénérable entre tous puisque là fut le berceau de la famille Dominicaine. Ce berceau continue à être sanctifié. Des sœurs Réparatrices y adorent Notre Seigneur presque continuellement. Et dans la chambre que la tradition dit avoir été celle de St-Dominique une série de tableaux nous rappelle les faits principaux de la vie du saint patriarche, surtout les faits miraculeux des temps héroïques de saint Sixte et de sainte Sabine. En entrant dans cette chambre convertie en chapelle, à droite, dans un coin, se trouve un bloc de ciment rempli de morceaux de pierres qu'on dit avoir été détachées de la maison primitive.

J'en détache à mon tour deux ou trois parcelles comme souvenir de la si chère maison dont il ne reste plus que ces précieux débris.

Puis me jetant à genoux j'y brise le frêle mais fidèle vase de mes prières, pour les parents, les amis et pour tous ceux qui dans la grande et illustre postérité de St-Dominique ont été mes initiateurs, mes maîtres et à coup sûr mes modèles dont je demeure la reproduction si infidèle et si effacée.

VIATOR.

Sorèze, 12 avril 1901.

UN SERMON DE ST-THOMAS



## UN SERMON DE ST-THOMAS

**N**OUS savons par les chroniqueurs du temps que St-Thomas d'Aquin prêcha souvent et volontiers, à Paris pendant ses longs séjours, dans d'autres villes où il enseigna, et de passage dans ses fréquents voyages de Naples à Rome, de Rome à Bologne, de Bologne à Toulouse et à Paris, de Paris à Cologne. Ses sermons n'étaient guère, si l'on en juge par ce qui nous en reste, que des commentaires de textes de la Ste-Ecriture empruntés à l'office du jour, mais des commentaires comme les peut faire un prédicateur qui n'a pas seulement la science du dogme et de la morale mais aussi celle de l'auditoire auquel il parle, et qui sait au besoin pour le mieux instruire le piquer et l'intéresser.

Il a été longtemps convenu que pour bien prêcher il fallait n'être pas soupçonné de théologie, et qu'un théologien en chaire ne saurait qu'ennuyer. Nous entendons encore l'éclat de rire d'un grand prédicateur *pratique* auquel on avait eu l'audace de dire que prêcher St-Thomas serait encore un excellent moyen d'intéresser un auditoire en l'instruisant. Pourtant il finit par ne plus rire. Un bon dimanche, on lui prêcha, sans le lui dire, un sermon de St-Thomas, même texte, même plan, mêmes divisions et subdivisions, sans ajouter une seule pensée ni un seul développement qui ne fut dans le canevas du Maître. Il fit honneur au prédicateur de cette originalité piquante et de ces réflexions pratiques autant qu'ingénieuses et profondes, qui avaient vivement intéressé les auditeurs, et le prédicateur pratique plus qu'aucun autre. Il fut bien surpris quand on lui montra le sermon tout entier dans St-Thomas.

C'est la même expérience que nous voulons faire faire à nos lecteurs. Nous voulons les faire assister à un sermon du saint Docteur, en développant un plan ou résumé de sermon qu'on retrouve dans ses œuvres. Sauf le style, on aura en le lisant, une idée juste de la prédication du grand Docteur.

## SERMON DE ST-THOMAS D'AQUIN

*pour le 3ième dimanche après l'Octave de Pâques—Pris de l'épître de ce jour.*

Sit omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum. Jac. I

Que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler.

Il faut avouer que l'apôtre St-Jacques devait avoir une singulière confiance en la force de l'Esprit saint pour prêcher au monde une doctrine qui devait lui sembler si étrange et si contraire à toutes ses habitudes. Que l'on prêche le silence à des religieux et à des religieuses, cela se conçoit, puisque par état ils se vouent à la pénitence ; les gens du monde eux-mêmes n'y voient rien que d'assez naturel ; mais que l'on vienne dire à des gens du monde, que pour eux aussi le silence a bien son importance et que le plus souvent c'est le temps de se taire et non pas de parler, c'est là une doctrine qui semble insupportable. Pourtant S. Jacques l'enseigne : "*Que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler.*"

Et pourquoi donc tout homme doit-il être plus prompt à écouter qu'à parler ? Pour trois raisons. La première c'est l'enseignement de la nature ; la deuxième c'est le tort qu'on se fait à soi-même en ne suivant pas cette règle de conduite ; la troisième, ce sont les avantages qui nous reviennent de la pratique de ce conseil.

Et d'abord ce conseil de l'Apôtre S. Jacques est fondé sur la nature ; et pour en comprendre la sagesse il suffit d'avoir des yeux pour voir et du bon sens pour réfléchir.

"Pour moi, pensera une femme du monde, je conviens sans peine que ce conseil est très sage au point de vue surnaturel ; mais je ne trouve pas précisément qu'il me soit si naturel d'écouter plus que de parler. Si Dieu m'a donné une langue, c'est pour m'en servir, et ce n'est point aller contre l'inclination de ma nature que de parler beaucoup."

Vous ne trouvez pas qu'il vous est naturel d'écouter deux fois plus que de parler ? C'est d'abord que vous n'êtes pas ce que vous devez être et que vous ne suivez pas l'impulsion de votre nature telle que Dieu l'a faite, mais telle que vos passions l'ont altérée et troublée. Car si vous par-

lez beaucoup, et si vous n'écoutez guère, c'est évidemment que vous avez beaucoup d'esprit, ou du moins que vous croyez en avoir et que vous tenez à le montrer : c'est donc moins pour obéir à l'inclination de votre nature que pour satisfaire aux exigences de votre vanité ou de vos autres passions. C'est ensuite que vous ne savez pas ce que c'est que la parole et pourquoi Dieu vous l'a donnée ; c'est que vous parlez le plus souvent étourdiment et sans réflexion, comme la cloche qui sonne parce qu'elle sonne, sans savoir pourquoi et comment.

Si Dieu vous a donné une langue, dites-vous, c'est pour parler. Oui, sans doute : mais non point pour parler à tort et à travers, ni pour parler sans cesse, comme ces moulinets que font les enfants et qui tournent toujours dès qu'il y a un souffle dans l'air. Oui Dieu vous a donné une langue et le don magnifique de la parole ; mais Dieu n'a point créé ou voulu le bavardage. Comme pour répondre à votre objection, Dieu qui vous a donné une langue, vous l'a donnée comme un organe impuissant à rien faire, à moins qu'il ne soit formé par une longue et difficile éducation. C'est donc raisonner sottement que d'excuser votre bavardage par le bienfait de Dieu qui vous a donné une langue pour le bénir et pour faire avec les autres hommes, l'échange de pensées et de sentiments nécessaires à la société. Si donc Dieu vous a donné une langue, c'est pour parler, mais quand il est temps de parler.

Du reste il est bien facile de retourner votre argument contre vous. "Si Dieu vous a donné une langue, c'est pour parler." D'accord. Mais, je suppose que vous êtes née avec les organes qu'ont tous les hommes. Si Dieu vous a donné des oreilles, c'est pour écouter. Eh bien ! dites-moi, combien avez-vous de langues ?—Une seule.— Et combien avez-vous d'oreilles ?—Vous en avez deux.— Eh bien ! Dieu ne fait rien pour rien. S'il vous a donné deux organes pour écouter et un seul pour parler, c'est donc que vous devez écouter deux fois plus que parler. (1)

Pesez bien cette raison : si simple et si vulgaire qu'elle vous paraisse, elle n'en est pas moins admirable de justesse et de profondeur.

(1) Natura dedit homini duplex instrumentum audiendi, et tantum unum loquendi, ut hoc ipso ostendatur quod in duplo homo debet audire quam loqui.

Remarquez, que Dieu n'a donné à l'homme qu'une langue, tandis qu'il lui a donné deux oreilles, deux yeux, deux mains, deux pieds.—Dieu multiplie les organes qui servent à nous instruire, à faire notre éducation et à gagner notre vie : c'est qu'il veut nous rendre plus accessible la lumière et multiplier les moyens de former notre jugement ; c'est que nous avons besoin de recevoir beaucoup de tout ce qui nous entoure. Nous n'avons au contraire qu'un organe pour répandre au dehors ce que nous avons de lumière dans l'esprit et de chaleur dans le cœur : c'est que si l'homme a beaucoup à recevoir, il a fort peu à donner. C'est qu'il a deux fois plus besoin de connaître et d'agir que de parler.

Si donc il vous est naturel de parler beaucoup et d'écouter fort peu, ce naturel ne vient pas de la nature, mais d'une dépravation de la nature ; car c'est là un travers directement opposé aux exigences de la nature humaine telle que Dieu l'a faite. Car encore une fois, Dieu ne fait rien pour rien ; et s'il nous a donné deux chances d'écouter contre une seule de parler, c'est évidemment que nous avons deux fois plus besoin d'entendre que de parler.

Et c'est là tellement l'ordre naturel que les hommes à qui Dieu a refusé l'ouïe n'ont pas naturellement l'usage de la parole : ceux qui naissent sourds naissent muets, et n'arrivent que bien difficilement, par une éducation toute spéciale et très laborieuse, à un usage quelconque de la parole.

Dieu qui a fait l'homme de ses mains, ne lui a donné qu'une langue pour parler et deux oreilles pour entendre. C'est là la nature humaine, telle que Dieu l'a faite. Est-ce la nature telle qu'elle s'est refaite elle-même ? Ne dirait-on point à entendre certaines femmes,—hélas ! et certains hommes parfois, bien que ce soit plus rare, qu'elles ont reçu de Dieu deux langues et à peine une seule oreille ? Encore de cette seule oreille semblent elles occupées uniquement à écouter le perpétuel bruissement de leur langue : à moins qu'elles n'aient l'espoir de saisir au vol quelque cancan qui intéressera ensuite la curiosité d'autrui à leur intarissable babillage. Ce défaut est si fréquent qu'il passe facilement pour une qualité, et que ceux qui ne l'ont point sont regardés souvent comme des gens tristes, froids, insociables, des trouble-joies, des points noirs qui assom-

brissent le ciel le plus pur et désenchantent les plus gais horizons.

Et pourtant, dites-moi, lequel est le plus naturel, ou de parler pour ne rien dire, ou de ne pas parler parce qu'on n'a rien à dire ? lequel des deux est le plus conforme à la nature raisonnable telle que Dieu nous l'a donnée ?

Puis pourquoi Dieu a-t-il donné à tous les animaux des oreilles pour entendre, mais à l'homme seul ce grand don de la parole qui l'élève au-dessus de tous les autres animaux de la création ? Parce que l'homme seul est raisonnable. Or pourquoi n'a-t-il donné la parole qu'aux êtres raisonnables, si ce n'est pour nous apprendre que toute parole doit être guidée par la raison ?

Entendez bien, Dieu vous a donné la parole uniquement parce que vous êtes raisonnables, afin que toutes vos paroles soient guidées par la raison. C'est ce que l'Apôtre rappelait aux chrétiens et aux chrétiennes de son temps : "*Sermo vester, semper in gratia sit sale conditus.*" Que chacune de vos paroles soit assaisonnée du sel de la sagesse !

Croyez-vous que l'Apôtre n'aurait pas à faire la même recommandation aux chrétiens et aux chrétiennes de notre temps, même aux chrétiennes qui font profession de piété et de dévotion ? Aujourd'hui comme alors il se fait grande dépense de paroles dans le monde, mais je ne sache point qu'elles soient pour la plupart, comme le recommandait l'Apôtre, assaisonnées du sel de la sagesse. Soyez-en juges vous-mêmes : retranchez de tant de paroles qui se disent tous les jours toutes celles qui ne sont ni justes, ni charitables, ni sérieuses, ni utiles au moins pour une honnête et légitime récréation, que restera-t-il de tant de conversations qui se tiennent dans le monde ? Quelle pitié d'entendre un grand nombre de conversations, même de personnes que l'on pourrait croire sérieuses ! Comme ces conversations sont loin, non seulement de cette sagesse chrétienne que recommandait l'Apôtre, mais même de cette sagesse vulgaire qui devrait être à la disposition de tous les hommes et qui s'appelle le bon sens ! A quoi cela tient-il ? Evidemment à ce qu'au lieu de suivre le conseil de l'Apôtre, qui est aussi celui de la nature et du bon sens, au lieu de chercher sans cesse à entendre pour s'instruire et s'éduquer, on ne cherche qu'à parler.

Et en effet, pour parler raisonnablement, il faut au moins prendre le temps de consulter la raison et de réfléchir. Or comment voulez-vous avoir le temps de réfléchir, si tout votre temps se passe à parler, et si, comme il arrive à un grand nombre de femmes, vos paroles prennent presque toujours le pas sur votre pensée ? C'est impossible.

Aussi vous n'avez pas été sans remarquer que les grands parleurs et les grandes parleuses manquent souvent de sens. La raison en est bien simple : si même en parlant peu et en pesant bien toutes ses paroles, il est bien difficile de ne pécher nullement par parole et de ne pas manquer de poids et de mesure, comment cela serait-il possible quand on parle habituellement sans se donner le temps de penser à ce que l'on dit ? Cela ne se peut pas. Aussi l'Écriture nous dit-elle que l'homme bavard ou la femme bavarde, est comme un vaisseau dont la mâture est très haute, et les voiles très larges, mais qui n'a pas de gouvernail. *Vir linguosus non dirigetur in terra.*

Au contraire vous l'avez observé bien des fois, les personnes qui ont toujours l'oreille ouverte et l'esprit attentif et qui ne se pressent point de parler, presque toujours parlent avec mesure et sagesse et font preuve de beaucoup de jugement. C'est qu'en effet le meilleur moyen de s'instruire et de former son jugement, c'est de voir, d'écouter, et de réfléchir ensuite sur ce que l'on a vu et entendu. Ainsi non seulement on suit le conseil de l'apôtre, mais on agit conformément à la nature humaine qui étant raisonnable, veut que l'on réfléchisse avant de parler.

Remarquez que la nature vous a donné pour entendre deux organes qui sont toujours ouverts, mais qu'elle a renfermé par une double clôture et comme derrière une double muraille l'unique instrument de la parole. L'homme en effet a les oreilles naturellement toujours ouvertes, mais la langue cachée derrière le double rempart des lèvres et des dents. Pourquoi Dieu a-t-il pris tant de précautions contre votre langue et si peu contre vos oreilles ? C'est que votre langue est une mauvaise religieuse, et que Dieu a jugé nécessaire de la renfermer sous plusieurs clôtures.

Vous savez ce que c'est que la clôture dans un couvent de religieuses : c'est la barrière qui empêche les religieuses de se répandre dans le monde et qui empêche l'esprit du monde de pénétrer dans le couvent. La clôture

est la sauve-garde de la vie religieuse, à tel point que si vous voulez un moyen facile et sûr de connaître l'esprit et la ferveur d'une communauté religieuse, vous n'avez qu'à observer la manière dont on y garde la clôture. En effet la bonne religieuse, qui a vraiment l'esprit de son état sait bien que si elle a quitté le monde, c'est pour se retirer seule avec Dieu seul dans une solitude que rien ne puisse troubler : et n'y eut-il aucune séparation matérielle entre elle et le monde, elle chercherait constamment la solitude pour y vivre en la compagnie de celui qui a toutes ses affections. Mais la mauvaise religieuse ne trouvant aucun charme à la compagnie de l'époux auquel elle appartient, cherche d'autres compagnies où elle puisse se distraire ; voilà pourquoi la clôture lui est une barrière insupportable, qu'elle voudrait ouvrir par tous les moyens possibles et faire tomber à jamais, et que tout au moins elle franchit d'esprit et de cœur si elle ne le peut réellement.

Eh bien ! votre langue est comme une mauvaise religieuse, toujours impatiente de se répandre au-dehors en paroles vaines et inutiles ; et afin de l'empêcher de se répandre ainsi au-dehors Dieu l'a renfermée sous une double clôture qu'elle ne doit franchir qu'avec l'agrément de la raison (1).

Donc vous le voyez, il est bien évident qu'il est naturel à l'homme d'écouter deux fois plus que de parler. Et si cela est vrai de l'homme, à plus forte raison de la femme, surtout de la femme chrétienne. Pourquoi ? Parce que la modestie et la retenue sont les vertus de son sexe : et toute modestie est vaine et toute retenue est inutile si vous laissez toujours aller votre langue la bride sur le cou.

## II

Non seulement il est naturel d'écouter plus que de parler, mais c'est infiniment plus avantageux. D'abord, parce qu'on évite ainsi de nombreux et graves inconvénients, qu'on obtient de nombreux et très grands avantages. Ce sont, d'après St-Thomas d'Aquin, les deux autres raisons qui doivent nous engager à mettre en pratique le conseil de l'Apôtre S. Jacques.

(1) Est enim lingua quasi mala monacha et ideo reclusit illam sub pluribus claustris.

Et en effet, il y a trois graves conséquences du bavardage. La première c'est le péché. (*Prima malum culpae.*) C'est l'enseignement de l'Écriture Sainte. "*In multiloquio non deerit peccatum.* Prov. 10. *Qui multis utitur verbis lædet animam suam.* 20. 8." Il n'y a guère de bavardage sans péché, et qui parle beaucoup ne peut manquer de faire bien des blessures à son âme. Car la langue est un monde d'iniquités." Jac. 3.

Il faudrait toute une instruction pour vous expliquer tout ce qu'il y a dans ces quelques paroles de l'Écriture : mais je m'en tiens à votre expérience, et je fais appel à votre sincérité. N'est-il pas vrai que si vous parliez beaucoup moins vous feriez un bien moins grand nombre de fautes ? Si vous parliez deux fois moins en réfléchissant davantage à chacune de vos paroles n'est-il pas vrai que vous péchiez la moitié moins par la langue ? Et si vous ne péchiez point par la langue, n'est-il pas vrai que vous commettriez un bien moins grand nombre de péchés

---

## MORT DE SA GRANDEUR MGR. LOUIS ZÉPHIRIN MOREAU

---

4ÈME ÉVÊQUE DE ST-HYACINTHE

---

Vendredi 24 mai vers les cinq heures de l'après-midi Mgr L. Z. Moreau s'est pieusement endormi dans le Seigneur. Depuis quelques semaines la santé du vénérable Prélat donnait de vives inquiétudes et son entourage, non plus que lui, ne se faisait point d'illusion sur le dénouement de la maladie. Il a été cependant plus prompt que toutes les prévisions. Un peu après trois heures l'état s'aggrava. Il fallut songer aux derniers sacrements. A cinq heures tout était fini. La mort du vieil évêque a été douce et tranquille comme sa vie. Les funérailles ont été fixées au jeudi 30 mai.

---

## NÉCROLOGIE

## LE R. P. BERNARD SAUVAL

Notre maison de Fall-River vient d'être douloureusement éprouvée par la mort du R. P. Bernard Sauval foudroyé par une attaque d'apoplexie et décédé le premier mai dernier à l'âge de cinquante trois ans et deux mois.

Le Père semblait relever d'une attaque de grippe qui l'avait retenu à sa chambre depuis une quinzaine. Il avait même pu dire la messe les 28, 29 et 30 avril, jours chers à sa piété ; l'après-midi de ce dernier jour il avait même voulu en compagnie d'un jeune religieux sortir en voiture et visiter quelques malades, son ministère de prédilection interrompu depuis deux semaines. Le soir, un peu après neuf heures, il fut frappé soudainement. On accourut à son secours. Plusieurs médecins appelés à son chevet lui prodiguèrent inutilement tous les soins : le mal était sans remède. Vers le midi du 1er mai il fallut se résigner à donner au Père l'Extrême Onction sans qu'il eut recouvré l'usage de ses sens. A cinq heures de l'après-midi la mort avait fini son œuvre.

La nouvelle se répandit en un instant dans tout Fall-River et au-delà. Ce fut un concours de tout le peuple, et comme un pèlerinage non seulement de la paroisse Ste-Anne, mais de toutes les paroisses de Fall-River et des villes voisines. A voir cette foule incessante, toujours pieuse et recueillie, dont on n'entendait que les prières et les sanglots, se renouveler sans cesse auprès de la dépouille vénérée, on aurait pu croire que la ville avait perdu son père. Le samedi et le dimanche surtout, des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants défilèrent devant les restes du Père, pour contempler une dernière fois ses traits animés qui étaient restés doux jusque dans la mort, et faire toucher à son corps des objets de piété. Plusieurs religieuses qui s'employaient en même temps à ce ministère purent à peine satisfaire les pieux désirs de la foule.

Les obsèques furent d'une solennité que Fall-River n'avait pas encore vue. Le dimanche, vers les trois heures de l'après-midi, on fit la translation des restes à l'église. Il fallut réserver aux délégations et aux sociétés la

vaste crypte où s'entassèrent plus de trois mille personnes. Sur la place par où devait passer le cortège, plus de vingt mille personnes attendaient pour rendre au défunt un dernier hommage d'affection et de vénération. Après l'office des morts psalmodié par le clergé et le chant du *libera*, le défilé continua devant le défunt exposé dans son cercueil jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lundi vers les dix heures une centaine de prêtres, du diocèse la plupart, ou des diocèses voisins, venus pour les funérailles, s'unirent aux religieux et aux religieuses pour psalmodier les laudes de l'office des morts. Mgr. de Providence retenu par une grave indisposition s'était fait représenter par son Grand-Vicaire et un prêtre de son évêché. Après la messe solennelle chantée par le Père Vicaire Provincial, le R. P. Mothon, en quelques mots simples et d'une émotion contenue, fit revivre les traits de cette figure qui allait disparaître et entendre la grande leçon de cette mort soudaine et de cette vie si bien remplie. Puis le T. R. P. Gauvreau Supérieur de Fall-River voulut présider l'absoute et la sépulture.

Le corps du R. P. Sauval avec la permission gracieusement accordée par les autorités municipales fut déposé dans un caveau en brique attenant à la crypte de l'église Ste-Anne et dont la porte s'ouvre sur la chapelle de St-Dominique. Il reposera sous les regards des religieuses Dominicaines qui de leur cloître verront le lieu de sa sépulture, au milieu de ses fidèles de Fall-River dont il s'était fait une famille et qui l'ont aimé et vénéré comme un Père, dans les fondations de cette église de Ste-Anne à laquelle il a travaillé avec tant de zèle et pour laquelle il s'est fait mourir. Le Père n'eut pas pu choisir un lieu plus cher à son cœur.

Dieu, qui n'a pas voulu lui donner sa récompense en ce monde, lui a refusé deux grandes consolations, celle de voir une belle et considérable relique de Ste-Anne enfin déposée dans le trésor de son église, puis exposée dans son sanctuaire à la vénération des fidèles de Fall-River et de toutes les villes voisines, et celle de voir s'élever l'église supérieure dont il avait depuis longtemps fait préparer les plans. Il lui a donné, à son heure, celle qui s'était promise, de mourir au service de Ste-Anne et de ses paroissiens qu'il a tant aimés.

Cette mort prématurée aux yeux des hommes nous enlève au moment où il semblait nécessaire un bon ouvrier. L'œuvre n'en souffrira pas, nous l'espérons. Le R. P. Sauval continuera dans son tombeau le travail des treize dernières années de son ministère. Il continuera à prêcher la dévotion à la grande thaumaturge, il attachera et attirera à son sanctuaire le peuple fidèle et dévoué qui en a posé les magnifiques et solides assises dignes des monuments d'autrefois. Ça été là le puissant travail de sa vie que sa mort n'interrompra point ! son œuvre est faite, et il l'a faite pour toujours, par sa piété, par son dévouement et sa bonté dont le souvenir fera encore des merveilles.

Nous pouvons le dire, ça été là l'œuvre providentielle du R. P. Sauval, et il l'a faite par sa bonté qui a été le secret de son influence et le nerf de son action. Il a toujours été pour ce peuple et il restera toujours *le bon Père Sauval*. Avec des dons précieux pour la parole publique, une voix riche, un extérieur imposant, il n'était pas orateur : il n'avait ni l'argumentation solide, claire et pressée qui emporte la conviction, ni l'abondance de doctrine et l'élévation des pensées, qui éclairent l'esprit et le subjuguent, ni une langue originale et variée, ni des émotions puissantes par lesquels l'orateur véritable fait vibrer toutes les cordes de l'âme. Et cependant il était éloquent à sa manière, et pour son peuple il était encore l'un des plus éloquents. Ses auditeurs aimaient à l'entendre, pour le plaisir de le voir, de contempler sur sa figure toujours grave et sereine l'expression d'une joie inaltérable et d'une parfaite bonté.

Financier, il ne l'était pas au sens moderne du mot. S'il avait l'art si difficile de créer des nouvelles recettes, et d'organiser le revenu, il ne savait pas toujours peut-être la différence entre ne pas dépenser et ne pas dépenser inutilement. Puis il était trop honnête pour n'être pas exploité, disons le mot pour n'être pas volé quelquefois, trop pacifique et débonnaire pour ne pas laisser une part de sa tunique à qui lui prenait son manteau. Et pourtant son administration si peu *d'affaires* a réussi merveilleusement, où de plus habiles eussent échoué. Il laisse en voie de prospérité un établissement religieux considérable, qui promet d'être avant de longues années l'un des plus complets et des plus prospères de la Nouvelle Angleterre. Le secret

de son administration, comme celui de son éloquence, c'était sa parfaite bonté qui lui ouvrait les bourses comme les cœurs et lui permettait d'en tirer tout ce qu'il voulait.

Homme de gouvernement il ne l'était pas davantage ni au dedans ni au dehors. Prudent, sage, d'un grand sens religieux et sacerdotal, il semblait n'avoir eu le don de force que pour lui-même, pour garder son âme dans la patience et sa vie dans une dignité apostolique dont elle n'est jamais déchuë : dans le gouvernement des hommes il montrait surtout la force d'inertie et le courage de l'inaction. Mais là encore sa bonté suppléait à l'énergie et réussissait parfois où la fermeté du commandement se fut brisée en vain. Il agissait par la puissance de son exemple plutôt que par la force de sa volonté et le temps s'est chargé de faire ce qu'il n'aurait pas eu l'audace d'entreprendre et de réformer.

Il y aurait beaucoup à dire sur la simplicité du Père, sur son zèle et sa piété : mais nous n'avons pas à écrire sa vie, ni entrepris un panégyrique. Nous avons voulu seulement dans ces quelques lignes consacrées à l'un des nôtres qui nous est resté cher à plus d'un titre, dégager la leçon évangélique de sa très douce vie et de ses triomphantes funérailles ; *Beati mites quoniam possidebunt terram!* "Bienheureux les doux parce qu'ils posséderont la terre."

FR. BERNARDO.

---

A Québec, au Couvent des Dominicaines de l'Enfant Jésus est décédée le 19 avril 1901, la B. Mère Jeanne d'Aza, née Aglaé Michaud, en la 49ème année de son âge et la 23ème de sa vie religieuse. Elle était une des premières fondatrices de Cette congrégation. Très dévouée à l'œuvre, et d'un zèle infatigable dans l'accomplissement de ses devoirs, notre sœur n'a manifesté d'autre désir que de se sanctifier dans le milieu où Dieu l'avait placée. La divine Providence lui a fourni largement l'occasion de mériter par les longues souffrances qui ont fait de ses dernières années et surtout de ses derniers jours un martyre qu'elle a enduré avec une résignation parfaite.

---

Le 18 avril, à Port d'Espagne, Trinidad, le R. P. Forestier est décédé pieusement à l'âge de 70 ans. Arrivé à Port d'Espagne en 1864 le Père y exerça pendant quatorze ans avec un grand zèle un ministère très actif. Il bâtit en deux ans une église dédiée à Notre-Dame du Rosaire et commença en 1869 dans une pauvre maison une œuvre qui est devenue l'orphelinat Belmont dirigé depuis bientôt trente ans par les Sœurs Dominicaines. Cet orphelinat recueille aujourd'hui, et nourrit deux cents orphelins. Mais

on n'a pas oublié à Port d'Espagne, le modeste équipage avec lequel le Père dut longtemps aller au marché chaque semaine quêter la subsistance de ses enfants d'adoption. Le R. P. Forestier n'appartenait point à la Province de Lyon, mais relevait immédiatement du RRme maître Général.

Le 7 mai, à Ste-Anne de la Nouvelle-Orléans, M. l'abbé Joseph Thibault, Directeur de la Fraternité du Tiers-Ordre de cette ville s'est pieusement endormi dans le Seigneur, après une longue maladie supportée avec paix et résignation. Il faisait lui-même depuis de longues années partie de notre Tiers-Ordre.

## CHRONIQUE

ST-HYACINTHE.—*Triduum—Pèlerinage.* FALL-RIVER :  
*translation solennelle d'une relique de Ste-Anne.*  
UNE FONDATION A MONTRÉAL

Le couvent de St-Hyacinthe a tenu à célébrer un triduum en l'honneur des BB. Ignace Delgado et Dominique Henarès et de leurs compagnons, martyrs au Tonquin, béatifiés solennellement par S. S. Léon XIII au mois de mai 1900. Malheureusement le petit nombre des religieux présents au couvent en cette saison de prédications n'a point permis de donner à cette fête tout l'éclat désirable. Il a fallu se contenter d'une fête de famille et pour la solennité religieuse des exercices strictement nécessaires pour bénéficier de l'Indulgence.

Les vendredi 17 et samedi 18, il y eut messe et vêpres solennelles des BB. martyrs et le soir allocution du R. P. Briand, de notre maison de Lewiston. Le dimanche 19 le sermon eut lieu à la grand'messe et la clôture au salut solennel après les vêpres.

Le même jour, le 19, la Fraternité du Tiers-Ordre de St-François, de Montréal, venait en pèlerinage au sanctuaire de N. D. du Rosaire. Malgré un temps absolument détestable, vers les neuf heures, un millier d'hommes, au moins arrivaient, la croix en tête, en chantant et en priant. A la messe célébrée par le T. R. P. Gardien du couvent de Montréal, le plus grand nombre des pèlerins fit la sainte communion. Après avoir pris leur repas, les pèlerins firent leur visite au sanctuaire du Précieux-Sang et revinrent, vers les trois heures de l'après-midi, réciter et méditer

le Rosaire et recevoir la bénédiction du T. S. Sacrement. Puis ils repartirent vers les cinq heures, ayant à leur tête les RR. Pères Gardien, Gaston et Anthelme. Nous espérons que la Vierge du Rosaire leur aura été secourable et qu'ils auront emporté avec eux une ample provision de grâces et de bénédictions, comme ils ont laissé après eux un fortifiant exemple et une leçon de foi et de piété dont les hommes de St-Hyacinthe pourront s'édifier.

Le lundi 20, c'était le pèlerinage des Enfants de Marie, de Sorel, qui arrivait, conduit par M. le curé de Sorel. Moins imposant que celui de la veille, les pèlerines n'étaient pas deux cents, ce pèlerinage n'a pas été moins édifiant. Nous avons raison de croire qu'un grand nombre d'âmes ont trouvé force et consolation aux pieds de la Vierge du Rosaire, et en ont reçu des faveurs signalées.

\* \* \*

La mort du R. P. Sauval a enlevé, à notre maison de Fall-River un bon ouvrier, qui semblait devoir fournir encore de longues années de travail. C'est le R. P. A. Côté qui a pris la direction spirituelle de la paroisse Ste-Anne, le 26, jour de la Pentecôte.

Pendant son récent voyage en France, le R. P. Knapp avait reçu la mission d'aller à Apt, en Provence, chercher une relique, relativement considérable, de Ste-Anne, pour notre église de Fall-River. Grâce à la bienveillance de Sa G. Mgr. Sueur, Archevêque d'Avignon, la relique fut remise au Rev. Père qui la rapporta. La date de la translation solennelle avait été fixée par Mgr. de Providence, qui voulait présider lui-même la cérémonie, au 19 mai, dimanche, dans l'octave de l'Ascension. Malheureusement, le mauvais temps n'a point permis de donner à cette fête tout l'éclat et toute la solennité extérieure qu'on avait projetés. Il a fallu renoncer aux processions des sociétés en costumes, aux parades, au sermon en plein vent, à toutes ces démonstrations, qui plaisent tant à nos Canadiens des Etats-Unis comme à ceux du Canada, et qu'ils savent si bien faire. Toute la cérémonie s'est passée à l'église. Elle n'en a été que plus religieuse, plus intime et plus touchante.

Dimanche, 19 mai, vers les 3 hrs. de l'après-midi, la précieuse relique exposée dans une châsse artistique portée par les prêtres de la ville entra triomphalement dans

l'église, précédée des sociétés religieuses de la paroisse et d'un nombreux clergé, parmi lequel on remarquait le T. R. P. Abbé Mitré de la Trappe d'Oka et Mgr l'évêque de Providence. Quand elle fut rendue au pied de la statue de la sainte Patronne de l'église, le R. P. Knapp monta en chaire et fit l'historique des reliques de Ste-Anne et de son culte au Canada, exhortant les fidèles à persévérer dans la *vraie* dévotion à la sainte thaumaturge. Puis Mgr. l'évêque de Providence bénit la châsse, don de la congrégation des Dames de Ste-Anne, et termina la cérémonie par la bénédiction solennelle du T. S. Sacrement.

Après la fête religieuse, le clergé se réunit pour prendre part à un banquet offert par les Sœurs Dominicaines, dans leur salle académique, rue Park et présidé par Mgr. de Providence.

Lundi, 20 mai, il y eut messe pontificale, par le T. R. P. Abbé d'Oka, avec allocution par le R. P. Knapp, puis vénération de la relique par les malades et infirmes venus en grand nombre de tous côtés. L'après-midi, un sermon du T. R. P. Béchet, Sous-Prieur de St-Hyacinthe, et la bénédiction du T. S. Sacrement complétèrent la deuxième journée du triduum.

Mardi, le troisième et dernier jour, a été donné aux enfants qui sont venus à leur tour remplir l'église et implorer pour eux et leurs familles la bénédiction de leur Sainte Patronne.

Espérons que la Bonne Sainte Anne sera, à Fall-River comme à Auray et à Beupré, secourable à toutes les infortunes et qu'elle gardera à jamais, dans l'âme de nos compatriotes de là-bas, cette foi et cette piété sincères qui leur assureront les meilleures joies d'ici-bas et celles de la patrie céleste.

\*\*\*

Depuis longtemps déjà, les journaux ont annoncé que Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Montréal, nous avait appelés dans son Archidiocèse, avec l'intention de nous confier la direction de la paroisse de N. D. de Grâces. Nous n'avons pas cru nécessaire de le dire à nos lecteurs qui en étaient par ailleurs suffisamment informés. Quelques journaux ont même annoncé que nous étions installés depuis le premier mai. Evidemment ils ont été trop informés. La

nouvelle est prématurée. Le projet ayant été approuvé par les autorités supérieures de l'Ordre et par le S. C. de la Propagande, la fondation de Montréal est une affaire réglée. Mais il a été convenu avec Sa Gr. Mgr. l'Archevêque de Montréal, que nous ne prendrons possession de la cure de Notre-Dame de Grâce qu'à l'automne, vers la fin de septembre.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

*Le Rosaire de Marie, par le R. P. de Busschere, des Frères Prêcheurs. In 12 de 475 pages, Libraire Desclée, à Paris, et au couvent des Dominicains, St-Hyacinthe.*

Le Rosaire est une dévotion vivante, qui a pris dans ces dernières années surtout, grâce aux nombreuses encycliques du Souverain Pontife, un rapide et magnifique essor. Quel est le chrétien aujourd'hui qui ne tient pas à cœur de toujours porter sur lui et d'égrèner le Rosaire de Marie ? Mais cette dévotion doit être éclairée. Nous avons de nombreux traités qui en expliquent la théologie, les avantages et la pratique. Mais la dernière constitution apostolique, le nouveau tableau des indulgences et certaines décisions récentes ont vieilli déjà ces ouvrages ; et de nouveaux traités sont nécessaires pour nous mettre au courant du développement de cette dévotion.

Tel est le but du R. P. de Busschere dans l'ouvrage qu'il vient de publier. C'est un traité complet sur le Rosaire. Son histoire et ce qui la constitue ; la pratique du Rosaire et la manière de le réciter ; la confrérie et sa législation ; ses indulgences et ses privilèges ; les dévotions qui en sont nées ou qui s'y rattachent, tout est minutieusement étudié dans ce livre, exposé simplement, avec méthode et clarté. Quelques chants et cantiques, les litanies et les formulaires complètent l'œuvre, et achèvent de le recommander aux directeurs de la Confrérie du Rosaire, et à tout fidèle qui veut s'instruire sur cette belle et grande dévotion.

L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE.—*Deux conférences données par Mgr C. Laflamme à l'Université Laval, Québec.*

Nous accusons réception, avec remerciements, de ces deux intéressantes conférences. L'auteur s'excuse de n'en avoir pas inventé le fond ; c'est moins un tort qu'un mérite. En histoire et en géographie il n'y a que les sots qui inventent. Mais c'est être original encore, et en tous cas intéresser et instruire, que de savoir à ce point profiter des travaux des autres. Ceux qui connaissent déjà le conférencier savent que s'il se pique peu de trouver ce que personne n'a su avant lui, il excelle à mettre à la portée de tous ceux qui peuvent comprendre quelque chose, les connaissances que l'on croirait réservées aux esprits d'élite. Ils retrouveront ici cette clarté d'exposition et cette parfaite limpidité de style qui sont des qualités maîtresses du vulgarisateur.

---

### RECOMMANDATIONS

---

Nous recommandons aux prières de nos abonnés :

Sa Grandeur Mgr Louis Zéphirin Moreau évêque de St-Hyacinthe, décédé le 24 mai ; Le R. P. Sauval, décédé à Fall-River le 1er mai ; Le R. P. Forestier, décédé à Trinidad ; M. l'abbé Jos Thebault, Nouvelle-Orléans ; M. Félix Darenzebourg, Nouvelle-Orléans ; Dme. N. G. Kérouark, Québec ; aussi : plusieurs intentions de nos abonnés du Rosaire, qui nous ont été particulièrement recommandées.

Une conversion ; Plusieurs vocations ; Plusieurs affaires importantes.

